II. Lettre du cabinet au président du conseil de l'empire.

« Mon cher baron Kübeck !

« L'édit que j'ai adressé au conseil de mes ministres, et dont copie est ci-jointe, renferme les résolutions que j'ai cru devoir prendre relativement à la fixation de la responsabilité et de la position future de mon ministère. Ces résolutions me déterminent à apporter aussi quelques changemens aux statuts du conseil de l'empire. Voici ces changemens.

« 1° Le conseil de l'empire ne devra être envisagé dorénavant que comme mon conseil et comme le conseil de la couronne.

« 2° Par suite de cette déclaration, des projets de loi et d'ordonnance ou d'autres affaires ne devront plus être transmis dorénavant par le ministère au conseil de l'empire pour connaître son avis, mais on devra me les adresser. Je me réserve de demander au conseil de l'empire, conformément au paragraphe 7 de ses statuts, son opinion sur des projets de loi et de les faire discuter sous ma présidence ou celle du président des ministres.

« 3° Je me réserve l'ordonner, suivant les circonstances, que les ministres ou leurs remplaçans prennent part aux délibérations du conseil de l'empire. On me proposera une liste de ces hommes, que je n'ai pas à faire par suite de ces dispositions dans le reglement du conseil de l'empire.

« Les présentes résolutions sont portées en même-temps à la connaissance de mon ministère pour qu'il ait à s'y conformer. Si des projets de loi tramés par le ministère au conseil de l'empire sont encore en voie de discussion, on devra m'en informer et me soumettre dans tous les cas le résultat des délibérations du conseil de l'empire.

« FRANÇOIS JOSEPH.

« Schonbrunn, le 20 août 1851.

III. Lettre du cabinet au président du conseil des ministres.

« Mon cher prince Schwarzenberg !

« La copie ci-jointe vous fera connaître à vous et à mon ministère les résolutions que j'ai eu de vous prendre à la position et aux statuts du conseil de l'empire, ce n'est devra se conformer le ministère pour autant que cela le concerne.

« FRANÇOIS-JOSEPH.

« Schonbrunn, le 20 août 1851.

IV. Lettre du cabinet au président du conseil des ministres.

« Mon cher prince Schwarzenberg !

« Comme conséquence directe des résolutions que j'ai prises touchant la position prise par de mon ministère, je regarde comme une mesure aussi necessaire qu'urgente de prendre en sérieuse considération la mise en de la constitution du 4 mars 1849 et la possibilité de la mettre en pratique. Vous vous entendrez avec le président du conseil de l'empire et la mon cœur dont il devra être procédé aux délibérations sur cette question, et vous me soumettrez le plus tôt possible les propositions communes. Dans la discussion de cette question, ainsi que dans toutes les délibérations ultérieures, on ne devra pas perdre de vue l'intérêt et le but du maintien de toutes les conditions du système monarchique et de Quinté politique de mon empire; ils devront former la base invariable de tous les travaux.

« FRANÇOIS JOSEPH.

« Schonbrunn, le 20 août 1851.

Une dépêche télégraphique de Vienne mande que le duc de Saxe-Cobourg-Cohary a succombé le 27 août, à six heures du matin, à la maladie dont il était atteint depuis quelque temps. Le duc, né le 28 mars 1785, était âgé de soixante-six ans.

PRUSSE.

Hechingen, 23 août.

Le 23, la cérémonie de l'hommage des deux principautés de Hohenzollern a eu lieu au château. Le roi, accompagné du prince de Prusse, est arrivé à dix heures et demie. Les galeries de la grande salle étaient remplies de spectateurs. Après le service divin, le roi s'est assis sur le trône. Le prince de Prusse était à la droite de S. M., et à gauche les ministres, l'état-major général. Les princes de Furstenberg, de la Tour et Taxis et de Hohenzollern-Schillings-Furst s'approchent du trône et offrent leur hommage au roi. S. M. les embrasse et leur adresse ces paroles :

« Approchez-vous en ore plus près, mes amis. Quand je reçois une promesse d'hommes qui sont mes égaux par la naissance, la solennité pour moi consiste à recevoir votre main dans la mienne, à la main ces allemande. C'est le plus beau symbole du peuple allemand, dont la fidélité est devenue proverbiale. »

Ensuite, S.M., serrant la main des princes, les a embrassés sur les deux joues. Le prince de Furstenberg à répondu au roi avec effusion. M. le baron de Mantenffel, président du conseil des ministres, a pris ensuite la parole. L'avocat Burle, de Sigmaringen, a répondu dans les termes suivans :

« Les paroles que Votre Majesté a adressées à ses sujets, lorsqu'elle a pris possession de la souveraineté, étaient un salut paternel. Maintenant que Votre Majesté est venue elle-même dans ce pays, il nous est donné de répondre à ce salut paternel avec toute la fidélité qui caractérise la race du peuple souabe. Soyez le bienvenu, Sire, et recevez nos félicitations cordiales dans le château de vos ancêtres. »

Le roi a répondu :

« Mes amis, avant l'acte solennel de l'hommage, je désire vivement vous adresser encore quelques paroles. Je suis profondément ému à cette place. Ce n'est pas seulement le souvenir de me trouver en ce moment solennel dans le lieu de la naissance de mes ancêtres, c'est aussi et surtout un coup d'œil jeté sur les circonstances actuelles qui frappe douloureusement mon cœur. Pesez, je vous prie, Messieurs, avant de prêter le serment solennel d'hommage, la question dans votre cœur. Quels temps ont dû affliger l'Allemagne, pour que vos princes, vos meilleurs amis, m'aient cédé leur pays, malgré mes représentations, malgré ma résistance !

« Mais une autre considération attriste mon cœur. Je vois mes aigles planer dans ce pays, et je ne puis cependant lui prêter mon secours et ma protection d'aussi près que je le voudrais. Les journaux m'ont reproché une ambition démesurée, parce que j'ai donné appui à des souverains voisins dès qu'il me l'ont demandé. Je choisis à dessein cette place pour lever ma main au ciel et affirmer solennellement que je n'ai jamais convoité des pays qui ne m'appartiennent pas, et que je ne le ferai jamais. »

Immédiatement après ce discours, le serment de l'hommage a eu lieu.

On écrit de Berlin, le 21 août :

« Les gouvernemens de Prusse et d'Autriche qui résolu de ne retirer du Holstein les troupes fédérales qu'après le règlement définitif des frontières et de la position de la forteresse du Rendsbourg. »

FRANCFORT, *le 29 août.*

Voici le texte littéral des propositions que l'Autriche et la Prusse ont faites en commun à la Diète germanique, relativement aux contestations des États particuliers et à la liberté de la presse :

« La haute Assemblée fédérale est invitée à vouloir bien reconnaître par une résolution expresse son droit, base sur l'art. 2 de l'acte fédéral et sur l'art. 18 de l'acte final, et, conformément aux principes adoptés par la deuxième commission de la conférence de Dresde, d'ordonner, en cas de besoin, aux gouvernemens des États dont la situation intérieure semblerait menaçante pour la sûreté générale, de mettre les dispositions de leurs constitutions et lois, ainsi que leur conduite dans des questions d'ordre public, en harmonie avec les lois fondamentales de la Confédération, et avec l'obligation fédérale de ne pas compromettre la sécurité générale.

« L'Assemblée est invitée à vouloir bien nommer une commission particulière, qui devra faire promptement un rapport sur les particuliers qui exigeraient une pareille intervention, et selon le besoin des circonstances, à employer les moyens fédéraux qui lui paraîtraient nécessaires, et même à envoyer des commissaires avec des pouvoirs plus ou moins étendus pour assurer l'exécution des ordres qu'elle aura donnés s'ils ne sont pas exécutés sur-les-champ par les États auxquels la sommation avait fait. Les deux gouvernemens de Prusse et d'Autriche proposent aussi à la haute Assemblée, sous la réserve des dispositions générales concernant la presse, de défendre tous les journaux qui poursuivent des buts socialistes ou communistes ou ayant pour objet le renversement de la monarchie, comme aussi de nommer une commission qui devra proposer les moyens d'assurer l'application de ce principe. »

La Diète germanique a définitivement décidé que tous les membres de la Confédération germanique seraient tenus de mettre sur pied les deux cinquièmes de leurs contingens huit jours après le premier avis, afin que les résolutions fédérales puissent être exécutées avec la plus grande promptitude.

La Diète germanique ayant assuré le maintien de la flotte allemande jusqu'à la fin de l'année, l'gouvernement prussien a renoncé à en faire l'acquisition pour son compte; mais il n'en résulte pas que le projet d'organiser la flotille de la Baltique soit abandonné. Au contraire, l'ordre a été donné d'en hâter l'équipement autant que la saison avancée le permettrait.

D'après les nouvelles les plus récentes, l'abandon de la flotte allemande est désormais hors de doute, car la nouvelle ne s'est pas confirmée que l'Autriche avait fait durant trois années des avances pour l'entretien de cette flotte, ni celle d'après laquelle on aurait ordonné de nouvelles cotisations.

Il est positif que la réponse de la France au rejet de la protestation contre l'incorporation de tous les États autrichiens a été remise officiellement à la Diète: elle est conçue en termes pleins de dignité et de fermeté. Lord Cowley n'a pas encore présenté celle de son gouvernement; elle est cependant dans son portefeuille. Mais ce retard, assure-t-on, n'a rien d'inquiétant. Dernièrement, dans une soirée diplomatique, l'ambassadeur d'Angleterre abordant les argumens opposés par la Diète à la protestation anglo-française, aurait déclaré qu'il aurait été difficile de trouver une façon plus impertinente de repousser les observations des puissances amies.

ESPAGNE.

(*Madrid, 20 août.*

Des élections partielles récentes n'ont pas été favorables au cabinet : à Séville, à Barcelone, et dans un autre collége encore, des candidats de l'Opposition ont triomphé. Quelques personnes veulent voir dans ces élections une sorte de protestation de l'opinion publique contre la marche politique du ministère; mais il est bon de remarquer qu'à Barcelone le cabinet n'a opposé aucune candidature au général Prim. Il est facile de voir, au reste, qu'en ce moment tous les partis ont les yeux tournés vers la France, prêts à exploiter, dans leur intérêt particulier, les événemens qui pourront surgir dans ce pays.

PORTUGAL.

Les nouvelles de Lisbonne sont du 19 août. Le pays était calme; les troupes paraissaient définitivement rentrées dans l'ordre, et la lutte entre les partis tendait à se renfermer dans le champ clos électoral.

AMÉRIQUE.

ÉTATS-UNIS.

Le *Weekly Herald*, de New-York, contient ce qui suit sur les nouvelles de la Havane :

« Nous avons enfin reçu, par le steamer *Georgie*, nos journaux et nos correspondances de Cuba. D'après les rapports officiels, publiés par les journaux de la Havane, qui ne le nié, sont sous la ferule du gouvernement, les individus qui ont les premiers levé l'étendart de la révolte n'étaient que peu nombreux et avaient été vaincus par les troupes qui les avaient fait prisonniers. Suivant la même source, les rebelles s'étaient dispersés de tous côtés, abandonnant leurs armes et leurs provisions et le pays où avait pris naissance le premier mouvement. Les insurgés, d'un autre côté, envoient à leurs amis dans notre ville, la relation des événemens qui ont lieu sur le théâtre de l'insurrection. Il paraîtrait, d'après eux, que la révolution a été accueillie avec le plus grand enthousiasme dans le département central, qui est tout en mouvement. Dans plusieurs villes importantes, on s'est levé en masse, et les rebelles comptaient plus de 4,000 soldats. Les troupes passeraient aussi de leur côté, et dans plusieurs rencontres les soldats de la reine auraient eu le dessous.

« Les proclamations de la part de l'administration, les appels des insurgés au peuple Cubien et à l'armée espagnole se croisent en tous sens, et il est de la plus grande difficulté de pouvoir démêler la vérité dans ce feu croisé de mensonges et de rapports. Nous croyons cependant qu'il y a un peu de vrai et beaucoup de faux dans les nouvelles qui nous parviennent des deux côtés, et, d'après notre conviction, la révolution cubienne, quiqu'elle n'ait pas prais les proportions que les insurgés voudraient lui donner, a été assez forte pour inspirer des craintes sérieuses au gouvernement, qui a pris des mesures énergiques pour la combattre. Lopez, de son côté, à qui on a donné à la Nouvelle-Orléans une fête magnifique, s'est, dit-on, embarqué sur le *Pampero* pour se rendre, avec quelques enrôlés, sur le théâtre de la guerre. Sa seconde équipée sera-t-elle plus heureuse que la première? Dans tous les cas, qu'il prenne garde à lui, car s'il ne réussit pas, il ne doit pas compter sur l'indulgence du gouvernement espagnol. Les États-Unis ont aussi envoyé un steamer à sa poursuite, et il se pourrait bien qu'on l'arrêtât avant qu'il pût atteindre sa destination. »

VARIÉTÉS.

DÉCOUVERTE DU MOUVEMENT PERPÉTUEL.

(*Suite et fin*).

Je me suis proposé, dans ce dernier article, d'arrêter l'énumération et la description des avantages de mon invention et de répondre à quelques objections sans fondement et tendant à nier la possibilité d'une pareille machine, qui sont parvenues à mes oreilles. Qu'on daigne me dire où l'on a pris le droit de décider d'une façon aussi absolue l'impossibilité *du mouvement perpétuel?*.. Se base-t-on sur cela, peut-être, que le mouvement perpétuel n'existait pas jusqu'à présent, ou peut-être sur les erreurs de quelques uns qui, perdus dans le labyrinthe des fausses théories, les jetèrent au monde? Je voisis que l'on a trop peu de raisons pour nier la vérité. En parcourant ces nous aurions le droit de nier l'être de chaque chose existant dans le monde, mais qui est inconnue jusqu'à présent à l'esprit humain et est encore un problème. Je demande qu'on m'explique ce que c'est que la vie humaine, celle des animaux, des herbes et même des pierres; tout le monde est persuadé qu'ils sont munis d'une force qui les fait vivre, et entretient leur être; mais quelle force? Ni l'esprit, ni la science du monde n'ont encore résolu ce problème mystérieux de la nature. Est-ce une raison pour nier la vérité et dire que la nature n'a pas de vie? Mieux vaut accorder à notre esprit qu'il ne comprend pas ces choses ou qu'il n'essaie pas de comprendre leur état actuel. Selon notre point de vue, l'homme a la force de tout commer, en même temps, le savoir de tout pouvoir qui se dise avec mettre et conviction : je le veux; s'il agit autrement, ce n'est pas notre faute. Aujourd'hui le cœur et les idées humaines sont agités par tant de buts vicieux, tant de superstitions, nonobstant la tendance universelle à une nouvelle réforme qui dirigera de nouveau l'humanité vers sa véritable destinée.

Aujourd'hui l'homme ne peut ni même n'osé dire qu'il s'est proposé un but, qu'il l'a atteint, quand ce serait la vérité même, parce qu'il y a de vieilles superstitions basées sur un certain savoir de certains esprits qui, y a plus pire encore, se le forcé à croire et, par conséquent, à errer dans une voie incertaine et sans but, et d'abandonner sa tendance. De là proviennent ces superstitions qui agitent l'esprit humain qui, dans leurs conséquences, arrive le plus souvent à se nier soi-même. Quelques preuves d'un pareil effet lui donnent une certaine sûreté basée sur l'expérience, et à la fin, la science même est forcée de donner sa protection à un enfant bâtard et de consolider ces preuves théoriques par un nouveau système. Si, par hasard on à l'aide de la science, un homme trouve une voie plus sûre et la poursuit courageusement, tous les yeux se tournent vers lui, tout le monde suit ses mouvemens, ne pouvant concevoir comment il se peut qu'un seul homme ose agir et lutter contre ses sophismes, et on le déclare fou!... Comment enfin, disent-ils, peut-on vouloir prouver des choses impossibles aux hommes tels et tel, tant et tant travailleront si infructueusement que tous leur efforts leur prouvèrent le contraire. Le mouvement perpétuel ne peut exister ! Vous voyez ainsi que la force de la vapeur était une imagination, et pourtant nous y croyons comme nous croirons au mouvement perpétuel. La capitulation du cercle est aujourd'hui encore un problème et il sera résolu peut-être plus tôt que nous ne le croyons, parce que les mathématiques sont comme les fils d'une étoffe, et non pas un nœud gordien; si quelqu'un parvient à en trouver un bout seulement il pourra la défiler entièrement. Par conséquent vos preuves contre la découverte du mouvement perpétuel sont sans fondement; ma découverte ne s'est pas encore montrée sur la scène du monde, mais elle se montrera, et bientôt vous la trouverez telle que je vous l'ai décrite. Si vous vous étonnez qu'il puisse exister une force en soi-même, et surtout la force du mouvement perpétuel, arrêtez-vous sur une des plus petites créature du monde; examinez sa vie et son existence, analysez sa force mouvante et dirigeante, rendez vous compte de tout, si vous le pouvez. Le monde est l'œuvre mécanique la plus complète; l'homme, par son esprit, choisit un objet, le cultive, l'applique selon ses besoins et ses exigences, en appelant son aide l'expérience et la science, et arrive par là au but qu'il s'est proposé. La nature est donc la source scientifique la plus opulente où l'esprit puisse continuellement puiser de nouvelles idées et de nouvelles découvertes, et si la science de nos théories littéraires commence à me plus nous suffire, si nos idées se perdent dans le labyrinthe brumeux des sciences et des suppositions mal fondées, tournons-nous vers la nature et là nous trouverons sûrement l'explication la plus claire des choses inexplicables et incompréhensibles jusqu'à présent.

Le mécanisme du monde est basé sur le mouvement perpetuel; ce qui soutient ou force ce mouvement, on se l'explique différemment. Là-dessus j'ai acquis la conviction que la découverte d'une force qui ferait mouvoir par soi-même un corps mort, n'est pas fondamentale, qu'il y a une certaine sûreté et une base assez forte dans la nature même, par conséquent je n'ai ajouté foi ni aux convictions primitives et aux preuves mathématiques; je me suis mis à travailler, et à la fin j'ai trouvé.

Je suis loin de comparer la force mécanique de la nature à la même, parce qu'à la première on attribue la force de l'esprit, la connaissance de soi-même; ce ressort agissant, cette force, ou, disons-mieux, cet être mouvant, le mécanisme entier du monde, est un fait spirituel, tout puissant, tandis que le mien a besoin d'une main raisonnable et adroite qui puisse la diriger et l'accommoder aux besoins et aux exigences des hommes. Tournons-nous encore une fois vers la nature, prenons un animal quelconque, qui sert au besoin ou à la commodité des hommes, et, nous verrons que cet animal vit, a même une certaine volonté de changer ses mouvemens et sa place, et, si nous voulons appliquer cet animal à nos besoins et à un but qui nous promettent un avantage ou un plaisir quelconque, nous devons fortifier sa force avec celle de notre volonté; en un mot, nous devons le diriger tellement qu'il puisse être capable de répondre complétement à nos vues. Ainsi mon mecanisme vit, mon idée exécutée dans certaines formes, et par la combinaison de différentes roues vit, mais elle a besoin de la même direction que l'animal, pour que cette vie et ce mouvement soient conduits à un but raisonnable.

Non seulement le mouvement du monde, en général, est fondé sur la base de cette force du mouvement perpétuel; mais prenons même à part l'objet le plus ai strait, comme, par exemple, le développement des capacités humaines, et nous les trouverons munies de cette même force. Qui pous-e en avant l'esprit humain, qui dirige ses idées? N'est-ce pas la même force, ce même mécanisme incomprehensible jusqu'à présent? Toute l'humanité lui doit sa vie, son organisation, sa place, sa position qui lui rattache le monde entier.

Partout où nous tournerons notre attention, nous apercevrons cette même force invisible de la nature mouvante et dirigeante. L'homme, s'il veut se rapprocher de son origine spirituelle, doit être le simple imitateur de la nature; il doit approfondir et examiner ses mystères. Il découvrira la vérité, il la comprendra, il se l'appropriera et aura alors seulement le droit de contredire telles ou telles suppositions, telles ou telles preuves. Sur cette idée je me suis élevé contre tous les gens contraires à cette force pour leur prouver la faiblesse et le peu de solidité de la base de leurs idées et de leur jugement; cette découverte s'appuie sur plusieurs épreuves; elles n'ont pas, il est vrai, été publiques, parce que je me suis proposé de ne la montrer qu'à l'étranger seulement, à Paris ou à Londres; mais toujours ces épreuves m'ont convaincu et m'ont donné un résultat désiré. Je répète encore une fois ce que j'ai dit dans les articles précédens: je n'avais pour but que le bien et le profit public en allégeant l'humanité de sestravaux qui l'abaissent l'abrutissent pour ainsi dire. Je vois en même temps des conséquences plus grandes; je vois aussi que tout porte intérieurement la semence de cette immense transformation et de la généralisation de ma machine, ce qui la dirigera avec plus de sûreté et accélérera l'œuvre commencée.

Alléger les travaux était l'objet qui occupait toute la classe intelligente de l'Europe civilisée, et cependant il y a peu d'amélioration dans l'existence humaine. Dans plusieurs pays on a fait beaucoup pour l'émancipation des animaux domestiques; l'homme, le seul, la créature la plus parfaite, reste l'esclave de son travail et dans son obscurité. A présent j'espère qu'il me sera permis de dire qu'avec la généralisation de ma force mécanique, on pourra abolir les liens dont la force et le besoin gouvernent l'homme. Après l'émancipation de l'homme suivra celle des animaux; parce que ma force mécanique suffitaux besoins et aux exigences des hommes, tous les abus que fait l'homme aujourd'hui de la liberté et de la force de l'animal pour en tirer de l'avant-gé, disparaîtront, par ce que tout retournera à sa destination primitive.

J'avais déjà fini en 1850 une œuvre complétement; mais des empêchemens auxquels je fus soutenis en retardèrent jusqu'à présent la mise en usage. Durant mon séjour à Choumla, le manque d'ouvriers retarda la confection de ma machine, ainsi qu'à Constantinople; mais ce manque d'ouvriers n'était pas uniquement ce qui me retenait, c'était encore l'épuisement de mes ressources, qui me força de bâtir ici un moulin d'une nouvelle invention mécanique, à six meules qui moudront dans vingt heures 1400 okes turques ou 240 koretz de Pologne, avec la force d'un seul cheval.

Je m'engageais en même temps de n'avoir en besoin de l'aide de personne en finissant mon œuvre par moi-même et en espérant l'amener heureusement au but que je me suis proposé. Comme homme je pairrai dignement ma dette au monde, en léguant à l'avenir un pareil progrès; et je le répète, c'est la force du mouvement perpétuel qui poussa les hommes en avant et qui les poussera encore plus loin, mais dans une autre ordre d'existence.

JOSEPH-XAVIER RUDNICKI.

AVIS AU PUBLIC.

Messieurs,

Nous avons l'honneur de vous prévenir que le contrat de notre société étant expiré, par suite de mutuelle convention, notre société entre en liquidation dès aujourd'hui même. Notre Sieur J. M. B. Calavro Inberli et notre Sieur Casimir Alexich liquideront ensemble les comptes du susdit établissement et signeront dorénavant *collectivement* pour la liquidation susmentionnée.

Nous avons l'honneur etc.

CALAVRO, ALEXICH ET C.

Galata les Constantinople, ce 11 septembre 1851.

Messieurs,

La société sous la raison Calavro Alexich et C., étant entrée en liquidation, j'ai l'honneur de vous informer que je continuerai seul, et pour mon compte, le même genre d'opérations que celles dont s'occupait le susdit établissement.

Espérant que vous voudrez bien reporter sur mon nouvel établissement, la confiance dont vous avez toujours honoré la société dont je faisais partie, veuillez agréer, etc.

J. M. B. CALAVRO INBERLI.

Galata les Constantinople, ce 11 septembre 1851.

BULLETIN COMMERCIAL.

Constantinople, 14 Septembre.

CÉRÉALES.

Notre place est à peu près dans la même position que par notre dernier bulletin; les nouvelles de l'Europe continuent à jeter le découragement parmi ses spéculateurs. Les achats pour l'Archipel et les golfes de la Mer de Marmara continuent pour alimenter ces localités, mais il y a peu d'empressement de la part des acheteurs, qui se tiennent au courant des nouvelles de l'Europe et font leurs opérations en conséquence.

Nous avons en pendant cette décade 15,000 kilos mais d'Ibrail achetés pour l'Angleterre, 18,000 kilos blés durs de Bessarabie et tendres d'Ibrail pour l'Archipel et les golfes de la Mer de Marmara et environ 25,000 kilos blés durs et tendres pour la consommation locale.

Les arrivages qui ont eu lieu ces jours passés en orges ont arrêté la hausse de ce grain, qui est cependant trop assez ferme aux prix de la cote.

Voici les prix courants du jour :

Blés durs d'Azoff, le kilo.	P.	17 1/2	18
» de Bessarabie,	»	16 1/2	16 3/4
» de Roumélie,	»	15	15 1/4
» de Galatz,	»	15 1/4	15 1/2
» d'Odessa,	»	15 1/2	15 3/4
Blés tendres d'Ibrail,	»	12	13
» de Galatz	»	13 1/2	14
» de Roumélie,	»	12 1/2	13 1/2
Maïs de Roumélie	»	10 1/4	10 1/2
» de Bessarabie	»	11	11 1/2
» d'Ibrail	»	9 1/2	10
» de Galatz,	»	11	11 1/4
Orges de Galatz	»	8 1/4	8 1/2
Seigles d'Ibrail	»	8 1/2	9
Avoines	»	5	5 1/2

DÉPÔT.

Blés durs	50,000	kilos.
» tendres	30,000	»
Maïs	15,000	»
Orges	40,000	»
Seigles	manquent.	
Avoines	»	

NOLISEMENTS.

Les arrivages considérables qui ont eu lieu, ces derniers temps, n'ont amené aucun changement sur les frets, à cause du petit nombre de navires disponibles. Il y a cependant une tendance à la baisse à cause des nouvelles d'Odessa qui marquent un grand calme. Il ne s'est fait sur cette dernière place qu'un contrat d'un petit navire anglais en expectative à la cote de 60 schelings pour l'Angleterre.

Voici le tableau des nolisements effectués sur notre place.

PAVILLON NAVIRES.	CAPITAINES.	TONNAGE.	CHARGEMENT.	DESTINATION.	QUOTITÉ DU FRET.
Autriche, *Antonio*,	Wrigline,	209	Kertch,	Angleterre.	58 lestes. suif.
Grec, *Chios*,	Mauro Cost	350	Kertch,	Angleterre.	58 lestes. suif.
Holland. *Gertruide*,	Bodjer,	156	Bordeauxka,	Gênes.	60 sch. lestes. de suif.
Sarde, *Antonere*,	Figari,	314	Cosple,	Hollande.	6 1/8 »
Malta, *Michele*,	Deamilia,	296	Bordeauxka,	Angleterre.	11 s/s sch. le quarter.
Anglais, *Felicity*,	Robinson,	315	Kertch.	Damhe.	60 sch. lestes. de suif.
Anglais, *Intrinte*,	Morgan,	233	Kertch.	Damhe.	59 »
Autriche, *Argentia*,	Jackson,	1024	tons.	Angleterre.	3 livres la mine.

EXPORTATION.

Les articles d'exportation sont en grand calme.

Les soies de la nouvelle récolte sont arrivées depuis quelque temps, mais les nouvelles peu encourageantes de l'Europe, et notamment de France, font que la spéculation ne touche point à cet article. Plusieurs expéditions ont eu lieu cependant, mais ces soies provenaient d'achats faits dans l'intérieur pour compte des faiseurs habituels, qui, au hasard sur les marchés producteurs, ont l'avantage de choisir les qualités convenables et de payer des prix plus réduits.

Les avis que nous recevons de ces marchés nous marquent une baisse de quelques pour cent sur toutes les qualités, comme on le verra par la cote suivante :

Démirdech 1ère qlé. . . . . P. 230, 234 l'oke.
» 2ème qlé. . . . . 225, 228 »
» 3ème qlé. . . . . 215, 218 »